

Jean-Marie SCOAZEC 35 ans 2^e Régiment d'Infanterie Coloniale



Inscrit maritime n° 3807 CC du 6 mars 1898 (venu de l'IP n° 2338), gabier-auxiliaire, Jean-Marie fait partie de la longue liste des marins prêtés à la Guerre par le ministre de la Marine en 1914 et devenus par la force des choses de la chair à canon. Nous avons moult fois dans ce memento raconté le parcours du 2^e RIC de Brest, régiment de choc plusieurs fois décimé qui perdra plus de vingt mille hommes tués et blessés durant le conflit.

N° 44 de tirage dans le canton de Concarneau en 1899, Jean-Marie est levé le 11 septembre et effectue 45 mois de service militaire dans la Marine, en particulier sur le vieux transport *Calédonien* affecté à l'école des gabiers de Toulon, entre le 7 janvier 1900 et le 27 janvier 1903. Après un bref passage sur le cuirassé *Bouvet*, il est placé en congé illimité le 15 juin 1903 et retourne à la petite pêche sur le *Saint-Louis* à Concarneau. Jean-Marie fera de nombreux embarquements à la pêche jusqu'au 19 mars 1915 ; il est alors mis à la disposition de la Guerre et affecté au 2^e RIC, unité qu'il rejoindra le 22 mars 1915. Il part ensuite le 27 avril en Argonne après une formation succincte au dépôt du 2^e RIC à Brest.



Le régiment occupe le secteur de Servon et alterne, avec le 1^{er} RIC, des périodes en ligne et des périodes de repos. La première partie de l'année 1915 a été relativement calme mis à part une contre-attaque du 3^e bataillon le 29 janvier au bois de la Gruerie. Les choses vont se gâter en juillet avec la grande attaque du 14 entre le saillant de la route Servon/Pavillon et le Bois Baurain (combat où a été gravement blessé Guillaume Flatrès), attaque au cours de laquelle les 2^e RIC va être littéralement massacré et perdre près de mille cinq cents hommes ! Le régiment est relevé le 16 juillet et va au repos à Neuville-au-Pont où il reste jusqu'au 26 juillet pour se réorganiser. Un bataillon se rend le 28 juillet dans le secteur 188 pour relever un bataillon du 5^e RIC, les autres bataillons vont remonter en ligne le 2 août.

Une attaque allemande se produit le 7 août à 3 h 45, elle réussit en partie et prend la position du Doigt de Gant, les Français réagissent et une lutte de pétards et de bombes se poursuit jusqu'au soir pour reprendre le terrain perdu. Le combat reprend le 8 août et les Allemands sont refoulés sur leurs positions de départ mais seize hommes sont tués et dix-neuf blessés. Jean-Marie est gravement blessé au cours de l'une de ces deux journées et transporté à l'hôpital auxiliaire n° 154 situé à l'école Saint-Nicolas (*) au 92, rue de Vaugirard, dans le 6^e arrondissement de Paris. Cet établissement est tenu par l'Union des femmes de France, une des composantes de la Croix-Rouge. En effet, d'août 1914 à la moitié de 1915, la très large majorité des soins aux soldats blessés et malades aura été le fait de l'œuvre des bénévoles, notamment ceux des trois sociétés de la Croix-Rouge. Si l'organisation et la montée en puissance du service de santé aux armées n'avait pas été l'une des préoccupations majeures de l'état-major français, malgré une réforme tardive en 1912, la Croix-Rouge avait au contraire prévu la mise à disposition d'hôpitaux et de formations sanitaires nombreuses et efficaces, avec le personnel adéquat. Le pardon étant une vertu chrétienne, l'armée de la Troisième République verra ses blessés largement accueillis dans toutes les institutions sanitaires catholiques et soignés par leur personnel, notamment les infirmières religieuses qui avaient été chassées des hôpitaux publics en 1905 à la suite de la loi Combes de séparation de l'Église et de l'État. Cette protection divine ne suffira cependant pas à sauver Jean-Marie qui décède des suites de ses blessures le 27 août 1915. Il est inhumé au carré militaire d'Ivry-sur-Seine dans le Val-de-Marne, rang 1, tombe N° 96.

Né à Trégunc le 6 septembre 1879, Jean-Marie, brun aux yeux verts, 1,60 m, était le fils de Jean Marie Scoazec, marin-pêcheur au bourg, et de feu Marie-Catherine Le Bourhis, journalière. Il s'était marié à Nevez le 20 avril 1904 avec Marie-Catherine Guillou et demeurait vraisemblablement au n° 7, rue de Saint Guénolé à Concarneau, où son nom figure sur le monument aux morts.

(*) De 1914 à 1918, les locaux de l'ancien petit collège des Jésuites abritèrent un hôpital militaire franco-brésilien où des chirurgiens brésiliens sont venus soigner nos blessés avec un matériel chirurgical offert par leur pays, ils contribuaient ainsi à l'effort de guerre.

